*Toutes les images que nous voyons, individuellement et dans l'espace collectif, se forment par l'entremise de médiums qui leur confèrent la visibilité. Toute image visible est donc nécessairement inscrite dans un médium de support ou de transmission. Ce constat vaut même pour nos images mentales ou intérieures, qui pourraient sembler se soustraire à cette règle : c'est notre corps qui nous sert dans ce cas de médium vivant.* Hans Belting

Avec la série *Projections*, Antonella Bussanich prend au mot Hans Belting en faisant du corps le médium d’images d’actualités pour exprimer avec force ce que chacun de nous vit au quotidien: la pression harassante de l’actualité sur notre intimité. Renvoyés en permanence à notre impuissance face à la misère et aux horreurs dont nous sommes les témoins forcés, nous subissons un flot continu d’informations, dont les images se gravent au fond de nous-mêmes. Les *Projections* matérialisent magistralement cette intériorisation.

A notre époque où le tatouage se répand par un besoin de se singulariser en manifestant sa personnalité, les *Projections* peuvent évoquer des tatouages. Comme eux, les images projetées semblent peintes sur la peau en ne recouvrant qu’une partie du corps, dûment précisée dans les légendes. Autre point commun: l’image initiale, plane, se déforme pour épouser la forme du corps. Mais outre le caractère momentané – le temps de la pose - de leur alliance à un corps, ces images projetées, par leur réalisme et leur structure fourmillante de détails, se distinguent radicalement des figures tatouées, indélébiles et sans rapport avec le réel, mais plutôt de l’ordre du symbolique, du mythe ou simplement de la décoration.

Les *Projections* peuvent aussi évoquer un vêtement, que l’on met et que l’on quitte, comme ces tee-shirts illustrés qui permettent d’afficher un engagement pour une cause, quand ce n’est pas un engouement pour une star, un groupe musical, une ville…, bref « d’affirmer qui on est », comme le sérigraphie agnès b. sur ses « T-shirts d’artistes », sauf qu’à la différence des images projetées, l’illustration du vêtement n’est pas inscrite à même la peau.

Que l’on compare les *Projections* à des tatouages ou à des vêtements, les enjeux sont les mêmes : dans une société « atomisée, liquide, particulaire », pour reprendre les termes d’Alain Damasio, où l’on peine à exister socialement faute d’être défini comme naguère par son rôle, il s’agit de « réinvestir un corps dont on sent bien qu’on est en train de le perdre ». Pour la personne qui reçoit par projection sur son corps l’image d’un événement d’actualité qui la touche particulièrement, ce réinvestissement passe par l’expression de son rapport au monde. Selon Michel Foucault (*Le Corps utopique*) le masque, le tatouage et le fard, permettent d’arracher le corps à son espace propre pour le projeter dans un autre espace, « un fragment d'espace imaginaire qui va communiquer avec l'univers des divinités ou avec l'univers d'autrui. » En l’occurrence ici, l’univers d’autrui.

Lorsqu’en 1966, Michel Foucault constate dans le même texte « Je ne peux pas me déplacer sans [mon corps]; je ne peux pas le laisser là où il est pour m’en aller, moi, ailleurs », il ne peut imaginer le pouvoir d’ubiquité qui sera le nôtre quelques décennies plus tard. Cette capacité d’ubiquité nous offre au quotidien bien des commodités, principalement dans la gestion pratique de l’immédiat –en rendant réalisables sans délai des actes auparavant différés, tels que la communication avec des personnes physiquement éloignées, l’accès aux sources d’informations les plus diverses, des formalités, des achats, des réservations... Mais ces commodités, nous les payons très cher, par l’exploitation de nos données personnelles, mais aussi lorsque nous nous heurtons aux limites cruelles dues à la nature virtuelle de cette ubiquité technologique, qui, en même temps qu’elle ne nous épargne rien de ce qui se passe dans le monde, nous confronte à notre impossibilité d’agir. La série *Projections* rend palpable à la fois ce déchirement et la fusion entre l’intimité du corps et l’image du monde extérieur*.*

A ce stade, les *Projections* pourraient faire la matière d’une performance, mais en les photographiant, l’artiste leur donne un autre statut : elle fige et matérialise ces images éphémères et incorporelles. Ainsi, à mesure que ce travail toujours en cours s’enrichit au fil des mois, une galerie de portraits se constitue peu à peu. Ce sont des portraits sans visage, de personnes dont on ne voit qu’une fraction du corps plus ou moins oblitérée par la projection, mais nommée dans la légende. Laquelle indique aussi le genre de la personne et l’événement d’actualité qui l’a marquée. D’être ainsi privés des informations généralement constitutives de l’identité (visage, nom), nous rapproche paradoxalement de ces personnes et nous fait entrer dans leur intimité.

En même temps qu’une galerie de portraits, la série rend compte des sujets d’actualité qui nous affectent particulièrement, et nous révoltent comme le massacre du peuple syrien ou les naufrages de migrants en Méditerranée, nous alertent comme le brouillard à Pékin, les déchets flottants ou la fonte d’un glacier, ou nous donnent espoir, comme la marche des étudiants à Washington ou la chaîne humaine contre les armes nucléaires.

A la fin des années 60, l’artiste américaine Martha Rosler était dans une démarche proche de celle d’Antonella Bussanich. Pour protester contre la guerre du Vietnam, elle réalisait des collages en associant à des images de douillets intérieurs bourgeois des photos de guerre extraites de reportages du magazine Life. Elle entendait ainsi montrer que les maisons « censées être sûres et éloignées du conflit », « faisaient autant partie de la machine de guerre que le champ de bataille lui-même. » Il ne s’agissait pas pour elle de stigmatiser les occupants de ces maisons, dont elle disait faire partie, mais de les sensibiliser, en s’abstenant notamment de choisir des images violentes. L’artiste voulait alerter sur la manière dont nous tentons de nous protéger de la violence du monde en compartimentant nos vies.

Alors que Martha Rosler associait des photos de guerre aux intérieurs des maisons américaines, Antonella Bussanich imprime des images d’actualité directement sur la peau des gens. En faisant le lien entre la guerre et la vie quotidienne de ses concitoyens, l’artiste américaine entendait dénoncer la tranquillité trompeuse des intérieurs américains, tandis qu’Antonella Bussanich montre à quel point nous sommes habités par les drames du monde.

François Saint Pierre

juillet 2019

All the images we see, individually and in the collective space, are formed through media that give them visibility. Any visible image is therefore necessarily written in a medium of support or transmission. This observation applies even to our mental or inner images, which might seem to escape this rule: it is our body that serves us in this case as a living medium. Hans Belting

With the Projections series, Antonella Bussanich takes Hans Belting at his word by making the body the medium of current events images to express with force what each of us experiences on a daily basis: the harrowing pressure of current events on our intimacy. Constantly consigned to our helplessness in the face of the misery and horrors we are forced to witness, we are subjected to a continuous flow of information, the images of which are engraved deep within us. The Projections masterfully materialize this interiorization.

In our time when tattooing spreads through a need to distinguish oneself by manifesting one's personality, Projections can evoke tattoos. Like them, the projected images seem to be painted on the skin by covering only a part of the body, duly specified in the captions. Another common point: the initial image, flat, deforms itself to conform to the shape of the body. But in addition to the momentary character - the time of the pose - of their alliance with a body, these projected images, by their realism and their structure teeming with details, are radically different from tattooed figures, indelible and unrelated to reality, but rather from the order of the symbolic, the myth or simply the decoration.

Projections can also evoke a garment, that you put on and leave, like these illustrated t-shirts that allow you to show a commitment to a cause, when it is not a craze for a star, a musical group, a city..., in short "to affirm who you are", like the silkscreen print agnès b. on your "Artists' T-shirts", except that unlike the projected images, the illustration of the garment is not written on the skin.

Whether we compare Projections to tattoos or clothing, the stakes are the same: in a "atomized, liquid, particulate" society, to use Alain Damasio's words, where one struggles to exist socially because one cannot be defined as formerly by one's role, it is a question of "reinvesting a body whose body one feels one is clearly losing". For the person who receives by projection on his body the image of a current event that particularly affects him, this reinvestment involves the expression of his relationship to the world. According to Michel Foucault (Le Corps utopique), the mask, tattoo and make-up make it possible to tear the body from its own space and project it into another space, "a fragment of imaginary space that will communicate with the universe of deities or with the universe of others. "In this case, the universe of others.

When in 1966, Michel Foucault noted in the same text "I cannot move without[my body]; I cannot leave it where it is to go, me, elsewhere", he could not imagine the power of ubiquity that would be ours a few decades later. This capacity for ubiquity offers us many daily conveniences, mainly in the practical management of the immediate - by making previously deferred acts, such as communication with physically distant people, access to the most diverse sources of information, formalities, purchases, reservations..., feasible without delay. But we pay a high price for these commodities, not only through the exploitation of our personal data, but also when we come up against the cruel limits due to the virtual nature of this technological ubiquity, which, while it spares us nothing of what is happening in the world, confronts us with our inability to act. The Projections series makes palpable both this tearing and the fusion between the intimacy of the body and the image of the outside world.

At this stage, Projections could become the material of a performance, but by photographing them, the artist gives them another status: she freezes and materializes these ephemeral and incorporeal images. Thus, as this work, which is still in progress, is enriched over the months, a gallery of portraits is gradually being created. They are faceless portraits, of people whose bodies are more or less obliterated by projection, but named in the legend. It also indicates the person's gender and the current event that marked him or her. To be deprived of the information that generally constitutes identity (face, name), paradoxically brings us closer to these people and allows us to enter their intimacy.

Along with a gallery of portraits, the series reports on current issues that particularly affect us, and revolt us like the massacre of the Syrian people or the shipwrecks of migrants in the Mediterranean, alert us like the fog in Beijing, the floating waste or the melting of a glacier, or give us hope, like the student march in Washington or the human chain against nuclear weapons.

At the end of the 1960s, the American artist Martha Rosler was in a process similar to that of Antonella Bussanich. To protest against the Vietnam War, she made collages by combining images of inner bourgeois comforts with war photos from Life magazine reports. Its purpose was to show that houses "supposed to be safe and far from conflict", "were as much a part of the war machine as the battlefield itself. "It was not a question of stigmatizing the occupants of these houses, of which she said she was a member, but of raising their awareness, in particular by refraining from choosing violent images. The artist wanted to alert us to how we are trying to protect ourselves from the violence of the world by compartmentalizing our lives.

While Martha Rosler associated war photos with the interiors of American homes, Antonella Bussanich prints current events images directly on people's skin. By linking war to the daily lives of his fellow citizens, the American artist intended to denounce the deceptive tranquility of American interiors, while Antonella Bussanich shows how much we are inhabited by the dramas of the world.

François Saint Pierre

July 2019

Translated with www.DeepL.com/Translator